

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des toilettes.

La robe *Isabeau*, une des plus charmantes créations de la mode moderne inspirée par un souvenir historique, avait eu l'heureuse chance d'être inaugurée par une jeune et gracieuse princesse royale. Depuis, elle avait été adoptée chez nous et à l'étranger par un grand nombre de femmes dont l'élégance a l'habitude de donner le ton; et son triomphe vient d'être complété par la mention qui en a été faite dans une œuvre dramatique récente d'un des auteurs les plus aimés, dans la *Pénélope normande*, de M. Alphonse Karr.

A côté de cette création remarquable de l'importante maison *Gagelin*, rue *Richelieu*, 83, s'en place une autre que nous ne croyons pas destinée à un moindre succès. C'est la robe *Agnès Sorel*, attachée sur le côté, et à larges pointes de velours brodé de soutache au bas du corsage et dans le haut des manches. Et, nous le répétons, ce qui donne une grande valeur aux confections de ce magasin renommé, c'est que, tout en étant les œuvres les plus exquises du goût et de la fantaisie, elles se rattachent toutes à un style et à un caractère déterminés, elles sont, en un mot, l'expression d'une pensée.

Dans un bal splendide on admirait dernièrement un de ses costumes *Pompadour*, porté par une ravissante jeune femme tout nouvellement mariée. Ce costume se composait d'une jupe de taffetas vert relevée deux fois sur chaque côté par des chicorées blanches et roses formant ruban. Le devant de la jupe, qui faisait tablier, était de satin blanc orné de choux blancs et roses. Le corsage avait une berthe blanche et rose, arrondie en arrière, et partant, en avant, de la pointe du corsage. Les manches étaient de tulle blanc. La coiffure était, d'un côté, une chicorée blanche et rose accompagnée de roses; de l'autre côté, deux grands marabouts blancs.

Une délicieuse sortie de bal de satin piqué blanc, à envers rose, à capuchon laitière, toute garnie de chicorées blanches et roses, servait de dernier complément à cette toilette si jeune et si fraîche.

Dans la corbeille de mariage de la jeune femme dont nous venons de parler, se trouvaient au milieu des richesses de tous genres dont beaucoup avaient été demandées à la maison *Gagelin*, deux cachemires français, tels qu'il ne s'en était encore jamais fait jusqu'ici. Leur coloris, entièrement nouveau, est aussi solide que celui de l'Inde, et leurs dessins tout à fait exclusifs ont un merveilleux relief.

Comme chapeau de visites, madame *Alexandrine* avait composé pour la jeune madame de L... une de ces coiffures légères, aériennes, qui semblent n'avoir été touchées que par des mains de fées. C'était un assemblage de tulle, de dentelle, de plumes presque impalpables, et de gros boutons de véritable or, enchâssant de véritables perles.

Pour le théâtre, elle lui a fait un autre chapeau de crêpe bleu orné de roses du Bengale, qui rendait plus ravissant encore le visage rosé et les cheveux blonds ondulés qu'il encadrait.

Nous avons vu aussi dans les beaux magasins de la rue

d'*Antin*, 44, beaucoup d'autres chapeaux qu'il faudrait tous citer: les uns pour le soir, de tulle ou de crêpe ornés d'écharpes de tulle et de dentelle, de plumes et de fleurs, et quelques-uns pour la ville dans lesquels le velours plain et le velours royal sont habilement mariés aux tissus plus clairs, et séparés entre eux par de petites ruches et des chicorées de dentelle.

Pour les accessoires et les ornements, soit des modes, soit des confections, aucun autre magasin n'offre un choix aussi remarquable et aussi varié que celui de la *Ville de Lyon*, 6, rue de la *Chaussée-d'Antin*. Ses rubans sont d'une qualité tout à fait supérieure et d'une grande distinction de dessins. Les résilles de velours quadrillé retenu par des boucles d'or ou d'acier ont obtenu la vogue que nous leur avions promise et semblent destinées à la conserver longtemps. Ses gants, d'une coupe toute nouvelle et d'une fermeture spéciale, méritent aussi une mention toute particulière, et ont été d'ailleurs universellement adoptés par les grandes dames les plus élégantes et les plus appréciatrices de ce qui est bon, beau et commode. Une collection de ces jolis gants assortis de nuances, renfermés dans un coffret d'ébène ou d'écaïlle incrustée que savent si bien choisir MM. *Ransons et Yves*, est certainement un des cadeaux qui puissent faire le plus de plaisir à une jeune femme.

En dehors des créations de caractère qui ne peuvent être adoptées que par un certain nombre de femmes privilégiées, aucun changement ne s'est produit dans la façon des robes. On porte toujours beaucoup de sarraux ou robes sans couture auxquelles madame *Bernard*, rue de *Rivoli*, 462, fait des manches plates avec un revers et un jockey. Ce jockey laisse voir, dans le bas, un petit bouillonné de tulle ou de mousseline. Les revers sont ouverts comme des manchettes blanches, et se ferment par de doubles boutons.

Un genre de garniture que fait madame *Bernard* avec beaucoup de succès, se compose de carrés de velours posés en étoile sur le devant du sarrau, en place de boutons.

Nous avons vu, dans les ateliers de cette habile artiste, plusieurs robes dignes d'être décrites:

L'une est une robe de ville de taffetas gris et marron à cinq volants. Sur chaque volant est une garniture de petits carrés de taffetas marron encadrés d'un étroit velours noir. Entre chaque carré marron est un autre carré de velours noir. Le corsage est à ceinture, et les manches à demi fermées ont le même ornement que les volants de la jupe.

Une autre est une robe de bal en tulle blanc sur un dessous de satin blanc. La première jupe de tulle est garnie de bouillons en travers jusqu'à la hauteur d'un mètre. Sur cette jupe en est une seconde de tulle illusion double, ondulée du bas, et garnie de cinq bouillonnés de tulle qui ne laisse voir que 30 centimètres de celle de dessous; elle est relevée sur le côté gauche par une agrafe de convolvulus qui découvre de ce côté tous les bouillons de la première jupe. Le corsage est bouillonné en forme de draperie. Les manches sont bouillonnées comme la jupe et relevées par une touffe de convolvulus.

Une coiffure ronde de convolvulus, avec branches retom-bantes tout autour, sortait, ainsi que les agrafes de la robe, du célèbre magasin de fleurs de *Tilman*, rue de *Richelieu*, 404.

Une autre coiffure du même fabricant, coiffure composée

d'oreilles d'ours rose de Chine, divisées par petites touffes, accompagnait une robe de taffetas rose de Chine disposée ainsi : dans le bas un grand volant de taffetas se découpait en quatre grandes dents; en dessus, une haute dentelle blanche suivait les mêmes ondulations et était surmontée d'un autre plus petit volant de taffetas découpé de la même manière. Les manches étaient la reproduction de la jupe et le corsage était à draperies.

Un charmant petit mouchoir, garni d'application de Bruxelles pareille aux dentelles de la robe et orné de la broderie la plus délicate et la mieux finie, avait été fourni par madame Colas, dont le magasin, rue Vivienne, 47, offre constamment de délicieux modèles de lingerie.

Nous admirions dernièrement une petite parure de mousseline, plissée à plis suisses, sur une gracieuse jeune fille, aux amies de laquelle sa mère donnait chez elle une soirée intime. Cette chemisette, qui dépassait un corsage coupé carrément, se terminait autour du cou par un double plissé de guipure séparé par un étroit velours noir; et la même garniture dépassait toutes les petites manches de taffetas bleu bouillonné. Le col et les manches d'angleterre d'une coupe et d'une grâce irréprochables, que la jeune mère portait avec une robe de taffetas violet clair toute soutachée par elle-même, étaient à plusieurs points et illustrés de flots de petits velours violets.

Le chapeau rond, qui à Paris n'est reçu que pour les très jeunes filles, devient presque la coiffure obligée de toute personne qui a franchi les portes de la ville. Les voyageuses l'adoptent avec enthousiasme, parce qu'il leur donne une physionomie coquette et décidée; aussi le rencontre-t-on sur toutes les routes possibles et dans tous les lieux consacrés, d'excursions élégantes. Deux de ces chapeaux de feutre à forme allongée, à longue plume d'autruche ou de héron rejetée en arrière, du fabricant en renom, M. Desprey, boulevard des Italiens, 38, font sans doute en ce moment, sur les quais et dans les jardins de Nice, ressortir la beauté correcte et fière de deux prétendues malades dont on envierait la santé.

M. Desprey ne s'occupe pas avec moins de sollicitude des coiffures des enfants que de celles de leurs jeunes mères; aussi le Mignon, le Touriste, le Henri III et plusieurs autres modèles, qui lui appartiennent spécialement, ont-ils le privilège de couvrir les têtes blondes ou brunes des chérubins les plus aristocratiques.

Parmi les produits de la parfumerie, qui ne sont pas seulement des objets de luxe ou d'agrément, mais des préparations bienfaisantes, et d'une efficacité reconnue, se distingue la pommade au baume de Tannin de M. Legrand, parfumeur des cours de France, de Russie et d'Allemagne, qui, employée concurremment avec l'eau tonique de quinine, obtient les plus excellents effets pour la régénérescence de la chevelure. L'eau de quinine a la propriété de nettoyer parfaitement la tête.

L'Oriza-lacte, préparation non moins salutaire, combat merveilleusement toutes les altérations de la peau.

L'eau florentine et l'eau des Alpes joignent aux propriétés de toutes les eaux de toilettes une odeur beaucoup plus suave.

La pâte de noisette et la pâte au miel adoucissent en même temps qu'elles blanchissent les mains.

On trouve aussi dans le magasin de M. Legrand, 207, rue Saint-Honoré, les essences les plus exquis pour le mouchoir et de délicieux sachets de peau d'Espagne ou aux poudres de violettes, de maréchale, de mousseline, de bouquet de l'Impératrice, etc.

Le lait antéphélique de Candès, boulevard Saint-Denis, 23, qui ne se donne que pour un cosmétique, a dans beaucoup de cas l'efficacité d'un médicament et est employé souvent avec un grand succès dans le traitement des maladies cutanées. Aussi plusieurs médecins en renom l'ont-ils plusieurs fois cité avec éloge dans des journaux ou des recueils de médecine, et bien de gracieux et jolis visages lui doivent-

ils d'être débarrassés d'accidents qui leur enlevaient une partie de leur charme. On peut donc l'employer avec confiance et le recommander en toute sincérité.

Mme Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 590.

TOILETTE DE BAL. — Coiffure à doubles bandeaux relevés, ornée d'une guirlandé de marguerites blanches, avec feuillage vert.

Les fleurs garnissent le derrière de la tête et montent de chaque côté sur les bandeaux, mais en arrière.

Robe de tulle vert, ornée de ruches de tulle blanc et de marguerites blanches.

Corsage décolleté, taille ronde.

Manches bouffantes.

Le haut du corsage est garni d'une *berthe-draperie* de tulle formant des bouillonnés retenus par des ruches de tulle illusion blanc.

La manche est relevée, devant, par un petit bouquet de marguerites et entourée de ruches de tulle, entre lesquelles elle forme des bouillonnés.

Trois rangs de tulle bouillonné garnissent le bas de la jupe. Ces bouillonnés sont resserrés, de distance en distance, par des ruches rondes à quatre rangs de tulle blanc.

Deux doubles jupes, c'est-à-dire, deux jupes de tulle vert repliées sur elles-mêmes, partent de la taille.

Celle de dessus est relevée, à gauche, par un cordon de marguerites qui part du bouquet du corsage et se termine par une agrafe de marguerites qui relève la jupe.

Celle de dessous est relevée, du côté opposé, par une touffe des mêmes fleurs.

AUTRE TOILETTE DE BAL. — Coiffure avec couronne *druidesse*, en feuillage de chêne de velours, avec glands d'or.

Robe de taffetas blanc, ornée de crêpe lisse, de blonde blanche et d'agrafes de feuillages de velours avec glands d'or.

Corsage décolleté en cœur. Taille à pointe. Petite manche bouffante.

Sur le corsage il y a une draperie de crêpe lisse. Cette draperie se compose d'une bande de crêpe bordée, en haut, d'une petite blonde, et en bas, d'une blonde plus haute. Cette bande se pince au milieu et sur l'épaule, de manière à former des fronces en long.

Sur la manche est une *aile* de crêpe entourée de blonde.

La jupe de taffetas est ornée de deux volants de crêpe à bords ondulés. Trois rangs de blonde forment un ruché au bas du premier volant. Cinq rangs pareils garnissent le second.

A la tête du premier volant il y a une bande de crêpe *repincée* de distance en distance par une agrafe de feuillages et de glands. Cette espèce de draperie est bordée de blonde comme celle du corsage.

Nota. Pour obtenir beaucoup de grâce dans les jupes des robes de bal, on forme les plis du haut larges et repliés sur eux mêmes et sans tailler l'étoffe en pointe, mais on ajoute trois pointes au bas de la jupe de dessous, une entre chacun des lés de côté et une derrière. Ces pointes font bien évaser le bas des jupes et donnent de la *traîne*. On busque toujours le bas des robes, devant, pour laisser le pied dégagé.

GENEVIEVE SENTINELLE.

NOUVELLE.

I.

Le village de Moulis a un clocher carré d'une incontestable antiquité, sinon d'une haute élégance. Les moineaux en ont fait leur résidence d'hiver, au grand désespoir des habitants, qui donneraient leur clocher pour n'avoir pas de moineaux, gent nuisible et destructive à laquelle on livre une guerre acharnée.

Une maison *bourgeoise* à Moulis n'est pas chose commune; il y en a deux ou trois. En revanche, il y a beaucoup d'échoppe où demeurent les paysans : l'échoppe est à une maison ce qu'un soulier est à une botte.

Dans ces contrées où l'entretien de la vigne est le travail habituel de la population, la misère est au comble quand les vins ne se vendent pas. Les propriétaires dont les *chais* (celliers) sont encombrés, rétrécissent leurs dépenses agricoles en raison du peu d'écoulement de leurs denrées. La culture de la terre, ayant son luxe comme la toilette parisienne, dans les temps de stagnation on oublie le luxe pour ne s'attacher qu'au strict nécessaire : et c'est alors que les pauvres cultivateurs à la journée se voient réduits à un chômage d'autant plus désastreux que pendant les jours d'activité leur salaire est à peine proportionné à leurs besoins.

À l'époque où commence cette histoire, les caves des propriétaires médocains étaient fort pleines et leur gousset très vide. Les vigneron qui possédaient un lopin de terre le louaient aux riches ou le vendaient, mais ceux qui n'avaient que leurs bras couraient grand risque de mourir de faim.

À l'une des extrémités du village de Moulis, sur les bords d'une grande route qui dirige sa trainée de sable vers Lesparre, demeurait une famille de paysans, travailleurs aussi pauvres qu'honnêtes. La chaumière qu'ils habitaient leur coûtait 40 francs par année. Ils étaient logés là tous, les uns sur les autres : trois filles, le père et la mère, grelottant l'hiver et grillant l'été.

Le père, qui se nommait Sentinelle, avait eu du bien autrefois, pas beaucoup, mais enfin de quoi manger du pain *second* pendant douze mois de l'an et acheter des brassières à sa femme et à ses petites filles. Ce fut l'ambition qui ruina Sentinelle.

Un notaire lui insinua que s'il achetait des landes en friche, près de Castelnau, il triplerait sa petite fortune. Trop confiant, il vendit son patrimoine, et s'alla ensabler au milieu des *pinadas* les plus maigres qu'on ait vu cuire par le soleil de Gascogne. Au bout de quatre ans, ayant semencé régulièrement ses sillons sans en avoir jamais tiré plus du double des grains qu'il y enterrait, il se vit forcé de vendre et de retourner en vraie campagne; sa liquidation lui laissa dans la poche un zéro et pas mal de papiers timbrés. Ce fut après ce malheur qu'il vint habiter Moulis, où il se louait à raison d'un franc vingt-cinq centimes par jour. Sa femme et sa fille aînée, Geneviève, gagnaient douze sous à *feuryer* ou bien à tuer les *crabes*, petits insectes dévoreurs de pampres. Les deux autres filles, moins rétribuées à cause de leur jeune âge, augmentaient de leur faible gain les ressources de ce groupe laborieux. En sorte qu'ils pouvaient vivre, tout juste, lorsque l'ouvrage ne leur manquait pas. Mais jamais il ne leur était permis de voir la broche tourner dans leur cheminée. Une seule fois. — en trois ans, — Pierret, l'amoureux de Geneviève, avait pris un lièvre au lacet dans les bois de la Chenaie; il exigea qu'on le fit cuire et qu'on s'en régâlât, lui aidant. Ce festin resta dans le souvenir des deux plus jeunes filles comme un rêve qui leur humectait les lèvres, et il ne s'était passé depuis, aucun mardi-gras, sans qu'elles célébrent, par un dia-

logue commémoratif, l'anniversaire de cette belle ripaille.

Mais, en rappelant les bons moments, je m'éloigne de mon histoire, qui commence aussi en un jour gras.

La famille Sentinelle n'avait pas travaillé à la vigne depuis un mois; la misère s'était installée chez eux, et ne semblait pas décidée à en sortir de sitôt. Le père, découragé, s'asseyait pendant des heures entières, la tête entre ses mains, et les petites, revenant de ramasser du bois le long des haies, essayaient de le consoler en glissant leurs doigts gelés dans ses cheveux gris. Puis elles prenaient chacune leur quenouille, et, se plaçant auprès de leur mère, elles filaient toutes trois, ou toutes quatre, quand Geneviève était à la maison. Grâce à leur fuseau, elles avaient du pain et une chandelle de résine pour la veillée.

Un jour de carnaval, cette famille attendait Geneviève pour souper avec des pommes de terre cuites sous la cendre. Partie dès le matin avec Pierret et d'autres gens du village, Geneviève avait été à la foire d'un bourg voisin. Elle comptait y rencontrer des cousins de son père, et leur demander s'ils ne sauraient lui indiquer une bonne condition chez quelque bourgeois du pays; car elle ne songeait d'abord qu'à une chose : gagner des gages, afin de soulager ses parents. Après cela Pierret occupait ses autres pensées. C'était un garçon d'une toise, ce Pierret, ses bras étaient durs comme du fer. Un bon numéro l'avait empêché d'être incorporé dans un régiment de carabiniers où il n'eût pas manqué d'oublier sa fiancée au profit des filles à moustaches et du verre à pied, si fort en faveur dans la cavalerie. Il ne se connaissait qu'un défaut, la pauvreté. Il n'avait qu'une ambition, épouser sa Geneviève. La création, à ses yeux, se résumait en la personne de cette fille. Un regard d'elle, un de ses sourires, ou même un de ses coups de poing était le ravissement au septième ciel. De son côté, elle aimait bien Pierret, et quand, muet, il fixait sur elle ses grands yeux dévorants, elle lui donnait une tape en lui disant :

— Je ne veux pas que vous me dévisagiez comme ça !

C'était tout le bonheur de Pierret.

Ils flânèrent ensemble dans le bourg où il y avait foire. Les cousins de Sentinelle promirent de s'enquérir d'une place pour Geneviève, mais ils témoignèrent hautement leur colère contre son père, qui n'aurait pas dû se laisser ruiner, disaient-ils, et qui l'avait bien voulu, si cela était arrivé, car de la famille il était le seul réduit à si pire état après avoir reçu sa légitime.

Pierret connaissant les malheurs de Sentinelle et sa lutte contre la misère, se contenta de hausser les épaules en entendant de semblables discours. Mais comme ils s'avancèrent trop dans leurs calomnies, Geneviève devint rouge tout d'un coup et leur dit :

— Vous lui imputez sa mauvaise chance pour vous dispenser de lui prêter secours. Vous êtes de méchants parents, et nous nous passerons de vous.

— A-t-on jamais vu, s'écria l'un des cousins, répondre pareillement à un homme de mon âge !

— Allez, ma petiotte Geneviève, dit un autre, votre père n'a que ce qu'il mérite.

— Paix ! dit Pierret.

Et sans doute qu'il avait une manière à lui de prononcer ce monosyllabe ; car les obligeants cousins remarquant un tremblement nerveux sur ses lèvres et dans ses poings, s'éloignèrent aussitôt.

— Vous n'avez rien à espérer de ces gens-là, dit-il.

Comme ils se retournaient tristement, un gros homme à favoris rouges, qui avait écouté leur conversation avec les cousins, tendit la main à Pierret, en lui disant :

— Tu es donc marié, mon garçon ?

Pierret le reconnut. C'était un boucher de Lesparre, nommé Tournebas, grand accapareur des veaux du pays.

— Non, répondit-il, mademoiselle Geneviève n'est point ma femme ; j'espère seulement qu'elle le sera un jour.

D'après ce que je viens d'entendre, elle voudrait entrer en condition ?

— Oui, si elle trouvait quelque honnête famille, comme la vôtre, par exemple, monsieur Tournebas.

Le boucher promena ses yeux gris sur la paysanne. Elle était vraiment belle et de séduisante stature. Le travail avait développé ses membres et augmenté leur force sans nuire à leur élégance naturelle. Sa taille était de celles qui n'ont pas besoin des coquetteries du corset.

— Sacrebleu ! dit Tournebas, ma femme cherche une bonne en ce moment ; mais je ne sais si l'âge de mademoiselle ne serait pas un obstacle à son admission chez nous.

— J'ai dix-huit ans, dit Geneviève en faisant sa révérence, gracieuse ondulation qui alluma des étincelles dans les yeux du boucher.

— Dix-huit ans, répéta-t-il, c'est bien jeune.

— Mais dam ! c'est cependant un âge raisonnable, observa Pierret.

— Je ne dis pas... Certes, s'il ne s'agissait que de moi... je ne serais pas si long à décider... Tu connais ma femme, Pierret ; toutes les fois que tu as conduit chez nous le bétail de tes maîtres, tu l'as vue. Eh bien ! ne t'es-tu pas aperçu qu'elle n'était pas commode et qu'il fallait toujours avoir égard à ses quatre volontés ?

— Oh ! dit Pierret en souriant, sur les quatre il y en a bien trois qui sont destinées à vous plaire.

— Tu crois ça, mon garçon !

— Je crois que si vous disiez à madame Tournebas : « Voici la jeune fille que tu vas prendre en qualité de bonne, » elle demanderait comment s'appelle-t-elle, et puis elle la mettrait à la besogne.

— Ma foi ! je ne serais pas fâché d'être le maître en cette circonstance. Tiens, Pierret, je veux n'écouter que ma tête pour cette fois ; tant pis pour moi si ma femme me bat. Mademoiselle Geneviève aura soixante écus, les petits présents d'usage et la vie chez nous. Cela lui convient-il ?

Les deux amoureux ignoraient le monde et son peu de propension à la générosité pure et désintéressée ; ils bondirent de joie comme deux agneaux qu'ils étaient. Le boucher les regarda en ouvrant ses grosses lèvres, sur lesquelles courait un rire mal intentionné.

— C'est-il entendu ?

— Oui, comptant avec l'assentiment de mon père, dit Geneviève.

— Etes-vous sûr qu'il ne s'opposera pas ?

— Dès que Pierret et moi lui aurons expliqué nos motifs, je pense qu'il résistera peu.

— Eh bien ! voici le pot-de-vin, dit le boucher en glissant dix francs dans la main de Geneviève. S'il n'y a rien de fait, vous me rapporterez ça à Lesparre.

— C'est convenu.

— Adieu, monsieur Tournebas.

— Adieu, mon enfant ; et toi, Pierret, au revoir.

Le boucher remonta sur son cheval.

— Quelle diablesse de figure ! se dit-il en partant au trot, es-tu fou, Tournebas ? Cette figure-là me fera damner, c'est sûr.

Il se retourna afin de l'apercevoir encore une fois ; mais Geneviève et Pierret étaient rapidement descendus vers Moulis qu'ils voulaient atteindre avant la nuit.

Le ciel était embrumé et il commençait à faire sombre lorsqu'ils arrivèrent. Devant la porte déjà fermée ils tinrent conseil pour savoir comment ils causeraient une agréable surprise avec les dix francs de Tournebas. L'idée vint à Geneviève de glisser les pièces sous la porte, et de s'annoncer ainsi par l'apparition inattendue de ces effigies royales. Ce plan fut facilement exécuté, car de la rue à la chambre il n'y avait que l'épaisseur du panneau, si mal assujetti sur ses gonds, que les petits poulets du voisinage entraient là comme chez eux.

Les trois quenouilles maigrissaient sous des doigts agiles, et le père Sentinelle se chauffait à l'ardeur illusoire d'un feu de ronces, lorsqu'un faible son argentif et prolongé fit subitement lever la tête à ces quatre personnages. L'impulsion avait été si adroitement combinée que la pièce s'arrêta juste au pied du bonhomme.

— D'où cela nous est-il tombé ? demandait-il.

Le deuxième envoi dénonça la source de ce petit fleuve d'argent.

— C'est Geneviève, prononcèrent quatre voix en même temps.

Aussitôt, le loquet se souleva et la porte tourna sur ses ferrures rouillées.

— Nous voici, dirent-ils tous deux en s'asseyant.

Mais la joie fut de courte durée, car Geneviève raconta les propositions de M. Tournebas. Se séparer d'elle ! cette pensée s'arrêta, lourde, sur le cœur de Sentinelle. Et les deux petites sœurs eurent de suite des larmes aux yeux. La mère et Pierret seuls surmontaient leur chagrin pour parler raison.

— Songez combien nous sommes pauvres, disait Geneviève, c'est tout au plus si nous sommes sûrs de manger du pain ; et la mauvaise saison n'est pas encore à bout. Les corbeaux ne semblent pas disposés à s'en aller des champs. Un peu d'un côté, un peu de l'autre nous faciliterait, et quoique je ne gagnerais pas des mille et des cent chez M. Tournebas, je crois que mes gages vous seraient bien utiles. Ça tomberait comme une petite rente ?

— Non, non Geneviève, ne t'en va pas à Lesparre ! s'écrièrent les petites sœurs en pleurant à chaudes larmes.

— Sont-elles désolées, donc, ces chéries !

— Ecoute, il y a un moyen d'arranger tout cela, dit Pierret, — qui se mordait les doigts, lui aussi, afin de ne pas pleurer. — Je connais un homme de

Castelnau, qui m'a dit que, quand je voudrais, il m'enverrait à Bordeaux toucher douze cents francs... Eh bien! je vais aller, dès demain, me présenter à lui.

— Pierret! s'écria Geneviève d'une voix forte, pourquoi dites-vous de ces choses-là, vous savez ce que je vous ai répondu déjà.

— Mais, dit Sentinelle, comment donc aurais-tu douze cents francs, mon garçon?

— En se vendant, répondit Geneviève. Et elle éclata en sanglots.

— Heureusement que nous sommes là, murmura le père.

— Allons, je ne me vendrai pas, dit Pierret en avalant la main de Geneviève. Mais que diable! ne m'aimez pas comme cela, je deviendrais trop lâche!

— C'est donc arrêté, reprit la fiancée du garçon, je partirai le plus tôt possible. Et, afin que vous ne vous aperceviez pas de mon absence, je viendrai vous voir le premier dimanche de chaque mois; et vous, vous tâcherez de venir à Lesparre quelquefois avec mes petites sœurs, n'est-ce pas, Pierret?

— Resteras-tu longtemps chez le boucher? demanda l'une.

— Jusqu'aux métives.

— C'est long!

La plus jeune compta sur ses doigts pendant dix minutes en chuchotant à part elle, et dit enfin :

— Quatre mois et demi!

On consacra le reste de la soirée à composer le trousseau de Geneviève. Quel trousseau!

Le lendemain de grand matin on lui fit la conduite. Il avait été arrêté que Pierret, intrépide marcheur, l'accompagnait chez M. Tournebas et reviendrait sans remiser jusqu'à Moulis. Un tonnelier voisin leur avait offert le vin blanc. Les petites filles, même, en avaient bu pas mal, de façon qu'elles chantaient à tue-tête en réglant leur pas sur celui du colossal Pierret.

Le temps était beau. Le vent piquait un peu, mais la gelée avait lissé la route comme un trottoir.

A une lieue de Moulis s'échangèrent les adieux.

II.

Le boucher Tournebas demeurait au centre de Lesparre sur une place où s'étalait sa boutique à devanture ordinairement ornée de veaux et de moutons dépouillés, le cou sanglant, pendus par le jarret à des crocs dressés exprès le long du mur. Un énorme chien dogue-mâtiné surveillait ces viandes et n'avait qu'un léger grognement à pousser pour mettre en fuite les gourmands de sa race alléchés par les flaques de sang. Dans l'intérieur de la boucherie sur un large établi, Tournebas, les bras nus, la main toujours armée du coutelas ou de la scie, dépeçait au gré des pratiques les *carbonnades* et les gigots. Nul, mieux que lui, ne savait dissimuler un kilogramme d'os dans quatre livres de chair. Il les entourait si bien qu'on ne les apercevait que dans le plat ou l'assiette, et si, le lendemain, un reproche se hasardait, il appelait ces rochers moelleux de la *réjouissance*, sarcastique locution qui fait rire les cuisinières et rager leurs maîtres,

A l'imitation des boucheries de Paris, Tournebas avait enrichi la sienne d'un comptoir sous verre. Sa femme, assise au fond d'une sorte de guérite vitrée, recevait l'argent des chalands ou enregistrait leur acquisition. — Un garçon presque toujours relégué à la tuerie située hors la ville, remplaçait Tournebas quand ce dernier était en foire. Autrement, le maître boucher suffisait à l'empressement public, grâce à son habileté et aux sourires qu'il savait distribuer à propos, dès que sa femme lui disait : « Pourquoi, mon gros chat, fais-tu attendre madame ? »

Il avait effectivement quelque chose du gros chat; ses yeux contenaient une hypocrisie excessive et on ne savait jamais si c'était une caresse ou un coup de griffe dont il se disposait à gratifier son monde.

Sa femme, prétentieuse blonde à mine aigre-douce, ne lui adressait jamais la parole sans le flatter. On eût dit qu'elle avait appris à siffler un certain air avant de passer la main sur l'encolure de cet animal, qui, plein de politesse et d'attention pour les moindres individus de sa clientèle, n'avait que des grossièretés à lui offrir. Il est vrai qu'elle y était peu sensible; car, plus il lui disait d'injures, plus elle était gaie, et aussi, nous devons le constater, plus elle détournait de petites pièces du tiroir. Elle avait la passion des pièces de cinq sous. Sur un total quotidien de cent ou cent cinquante francs, elle recevait de cette monnaie en certaine quantité. Rarement elle la laissait figurer en caisse. C'étaient ses centimes de poche qu'elle employait, comme bon lui semblait, sans que son mari se doutât de rien. Quand il limitait ses injures conjugales à de simples épithètes qualificatives, elle s'en tenait à une razzia complète des pièces de cinq sous; s'il ajoutait des menaces, elle se vengeait sur les cinquante centimes; un jour il la frappa; elle en rit, mais des vingt sous tout neufs passèrent dans le sac aux fonds secrets. Grâce à ce mode de consolation progressive, madame Tournebas était la femme la plus heureuse du monde. Seulement elle n'aimait pas à se sentir la robe tirée par ses enfants; aussi, avait-elle depuis six mois demandé une bonne à son gros chat.

Un matin qu'elle comptait dans sa chambre à coucher le montant de ses épargnes frauduleuses, la voix du boucher montant jusqu'à elle la fit frémir.

— Eh! la bourgeoise! venez voir le cadeau que je vous réservais.

Elle referma sa cachette et son armoire et répondit d'un ton adulateur à force qu'il était doux :

— Je descends, mon ami.

Geneviève était assise dans la boutique. Pierret, son bâton suspendu par la courroie à un bouton de sa veste, vidait un grand verre de vin que Tournebas lui avait versé.

— Voici votre bonne, dit ce dernier à sa femme, menez-la dans son cabinet et liez connaissance avec elle.

— Au revoir, Pierret.

C'était le moment de séparation. Le paysan se moucha deux ou trois fois coup sur coup, après avoir embrassé sa fiancée, qui suivit madame Tournebas.

La qualification de *bonne*, donnée à Geneviève, mentait aux fonctions dont elle fut de suite investie. Les soins à prodiguer aux enfants n'étaient que la partie récréative de sa charge. Les travaux les plus

durs, comme, par exemple, couler la lessive et aller blanchir le linge à la rivière, devinrent les grosses réalités de sa condition. Heureusement la force ne manquait pas à cette belle créature. Entre cette nouvelle existence et celle qu'elle menait autrefois, elle n'eût rien trouvé de changé si le soir ses petites sœurs eussent babillé à ses oreilles les histoires d'un merle surpris dans son nid ou d'un serpent tué par Pierret. La solitude au sein de laquelle le soir la plongeait au fond de la mansarde qui lui servait de chambre, ne lui laissait d'autre bonheur que celui de rêver à l'avenir ou d'évoquer les bons souvenirs du passé. Cela lui sembla triste pendant la première quinzaine; mais elle finit par s'y accoutumer, surtout dès qu'elle eut, par l'intermédiaire de Pierret, envoyé quelques écus à ses parents et des mitaines à ses deux sœurs.

Madame Tournebas n'était pas méchante femme; pourvu que Geneviève ne perdît jamais de vue les enfants tout en vaquant à ses autres travaux, et eût toujours du café bien chaud à lui servir, elle ne se fâchait pas, ce qui étonnait beaucoup ses commères, qui ne comprenaient pas l'utilité d'une servante contre laquelle on ne vociférait pas quatorze heures par jour.

Geneviève redoutait davantage son rougeot de maître, quoiqu'il n'eût pour elle que des attentions, principalement lorsque madame Tournebas n'était pas présente. Cette fille n'avait point deviné la vérité; mais une instinctive prescience lui disait de se méfier de cet homme.

Et, en effet, Tournebas était amoureux d'elle. Il en rêvait, il en desséchait. Son amour était une sorte de rage qu'une seule morsure eût assouvie. Il prit cela pour une passion véritable, et fit serment d'en avoir raison.

La femme s'aperçut des préoccupations dont il était tourmenté, mais elle leur attribua une tout autre cause, et crut qu'il soupçonnait la petite guerre aux pièces de cinq sous. La découverte de ces détournements eût amené de terribles interrogatoires dont la seule appréhension donnait chair de poule à la bouchère. Elle discontinua pendant un mois son manège frauduleux, et, ne voyant pas revenir le rire sur les grosses lèvres de son mari, elle s'imagina qu'il se livrait secrètement à une épuration de comptes sur laquelle il formulerait un acte d'accusation. Accablée d'inquiétude, n'osant plus hasarder ces mêmes calineries, elle se préparait de son côté à prouver son innocence. Dans les plis et dans la ceinture de l'une de ses robes, elle enfouissait petit à petit, et de manière à ce qu'il ne rendit aucun son, le restant de son petit trésor.

Cependant aucun éclair ne dénonçait l'approche de l'orage redouté, et même, contrairement à ce qu'elle attendait, madame Tournebas vit le boucher emmieller ses apostrophes conjugales. Était-ce une manière de préparer son coup de massue et de le rendre plus formidable? Non. Si la bouchère eût connu tant soit peu la métaphysique conjugale, et si elle n'eût pas été aveuglée par ses imperfections personnelles, elle eût découvert le véritable sens de ces hypocrisies, sorte de rémunération anticipée qu'un mari offre volontiers à sa femme lorsqu'il rêve un bonheur illégitime.

Jusque-là, les tentatives de Tournebas, simples galanteries passablement brutales, n'avaient eu aucun résultat; Geneviève les avait accueillies comme celles des beaux fils de campagne qui croient encore au droit du seigneur. Elle ne s'en était pas alarmée parce que, malheureusement, les mœurs sont assez relâchées dans ce pays pour qu'on ne sache point au juste le point de démarcation entre la plaisanterie tolérée et la familiarité licencieuse. Le boucher le plus poli de Gascogne ne dit pas bonjour à une jeune fille sans lui passer la main sous le menton. Or, jugez quelle marge laissaient de pareils principes à un boucher comme Tournebas!

Néanmoins Geneviève accepta un *déshabillé* de cotonnade que lui offrit son maître. Comment eût-elle pensé à mal, elle qui ne lui parlait jamais que pour lui dire: « Votre petite fille a beaucoup toussé ce matin, ou votre fils s'est battu ce soir avec César. » Chez certaines natures l'idée de la famille est si vaste qu'elle envahit le cœur et ne laisse place à aucune autre. Geneviève espérait avoir des enfants, elle aussi, un jour; et les aimer lui paraissait si doux, qu'elle croyait l'âme de Tournebas exclusivement adonnée à ce bonheur. Il y songeait peu.

III.

Un beau matin Tournebas reconnut que sa passion nuisait à ses intérêts. Il ne donnait plus d'os aux ménagères les plus myopes. Cette observation surgit en lui pendant qu'il dépeçait un quartier de bœuf; elle lui inspira un tel mouvement de colère qu'il s'écria en assénant un coup de couperet effroyable:

— Il faut que j'en finisse!

L'instant d'après, le boucher s'approcha de la guérite vitrée; il dit à sa femme que son bonnet de tulle allait bien à son visage; puis, avec une intonation digne de Tartuffe, il ajouta:

— Vas-tu chez ton père dimanche prochain?

Ce père demeurerait à quatre lieues de Lesparre.

— Comme tu voudras, put-elle à peine répondre.

— Dam! ma fille, il me semble que tu le négliges. Tes frères y sont tous les jours et toi jamais. Tu devrais y aller avec les enfants.

— Tu nous y accompagneras bien?

— Non. Il faut que dimanche je me rende à cinq heures au château de Bécherelle, pour acheter des bœufs que je connais.

— Qui donc gardera la maison?

— Bah! dit-il, nous ne fermerons qu'à midi, et moi je serai de retour au plus tard sur les dix heures.

— Ce ne serait pas prudent, tout de même, d'emmener tout notre monde. Les histoires de portes forcées abondent par le temps qui court, et je ne serai pas tranquille si Geneviève ne reste ici.

Madame Tournebas venait de sauter à pieds joints dans le machiavélisme de son mari.

— Après ça, dit-il, je ne vois pas pourquoi Geneviève ne garderait pas la maison.

— Nous n'avons pas besoin de chercher si longtemps. C'est convenu.

— Même, si la petite toussé, dimanche, tu pourrais partir sans elle, ajouta finement le boucher.

Ca désolerait trop cette enfant, dit la mère ; si elle tousse nous emporterons du jus de réglisse.

Le dimanche suivant, à midi, madame Tournebas, habillée dès le matin, donnait ses instructions à Geneviève et se disposait au départ. Elle s'était mise en garde contre toute perquisition et avait caché la robe aux plis recéleurs dans un buffet de la cuisine. Si son mari ne l'éloignait que pour se livrer à des investigations, il n'était pas présumable qu'il songerait à ce meuble, spécialement réservé aux approvisionnements du ménage.

Quant à lui, il ne devait partir que vers deux heures, et pédestrement parce que le cheval, attelé à la carriole, conduisait sa femme et ses enfants qui eurent de grands élans de joie en entendant crier les roues sur les cailloux. — De loin ils disaient bonjour à leur père et à Geneviève, en agitant leurs mouchoirs, au grand déplaisir du garçon de tuerie transformé en cocher, car deux fois il fut obligé d'arrêter et de courir après ces étendards que le vent avait séparés de leur hampe humaine.

Tournebas rentra les viandes de l'étal, ferma la boutique, puis il appela Geneviève.

— Montez changer de vêtements, lui dit-il, et vous irez aux vêpres, car je ne sortirai pas.

— Je croyais que vous aviez affaire à Bécherelle ?

— Je renonce à cette course, je ne me sens pas bien.

— C'est singulier, comme vous êtes pâle !

— Montez vous habiller, Geneviève.

Il était pâle, en effet, mais de cette pâleur qu'une résolution coupable étend sur le visage. La pauvre fille monta vers sa mansarde et s'y enferma au moyen d'une targette à peine solide.

Tout en ôtant sa camisole de cotonnade, elle se disait : Il est souffrant, mon maître, mais ce n'est rien, puisqu'il me permet de m'absenter ; j'ai bien envie de lui demander mieux. Pourquoi pas ? Il n'est pas beaucoup plus de mi-jour. En partant de suite et marchant roide, j'aurais le temps de me rendre à Moulis, et je pourrais être de retour avant minuit, Pierret me reconduisant. Ces pauvres chers amis là-bas, ils ne s'attendent point à me voir, ils en auraient grand plaisir et moi aussi. Oh ! tentons la demande, dépêchons.

Afin de hâter sa toilette, elle brisait les lacets de sa jupe. Tout à coup la porte s'ébranla et la targette céda.

Geneviève jeta un cri. Tournebas était devant elle. Il s'appuya contre le mur en joignant les mains. Les paysannes du Médoc ne s'évanouissent pas à l'heure du danger ; ce moyen d'abdication du libre arbitre, au bénéfice des sens, leur est inconnu. L'amour seul leur lie quelquefois les membres, ce n'était pas le cas de Geneviève. La pudeur lui donna de la force et non de la faiblesse.

— Monsieur, s'écria-t-elle, êtes-vous fou ?

— Je t'aime, et je...

Le boucher avait de l'écume aux lèvres et ne pouvait parler. Ce fut avec ses larges mains poilues qu'il voulut terminer sa déclaration d'amour. Mais Geneviève, grinçant des dents, et fulgurant des yeux comme une lionne en colère, le saisit au cou pour l'étrangler. Nul doute que la victoire n'eût été à Tournebas s'il se fût trouvé en son état normal, mais

ses jambes ne le portaient pas. Triomphante, égratignée, décoiffée, Geneviève, par un effort suprême, s'échappa de ses griffes, et ayant atteint l'escalier, elle lui dit :

— Si vous me suivez, je m'élanche dans la rue et j'appelle au secours.

Épuisé par ce combat, et, du reste, peu envieux de voir assaillir sa maison par les voisins, Tournebas se laissa tomber sur une chaise et ne répondit que par une apostrophe injurieuse.

Geneviève se réfugia dans la cuisine et s'y enferma. Par un singulier hasard, son châle et sa coiffe étaient sur une chaise où elle les avait déposés à son retour de la messe ; il ne lui manquait qu'une robe, c'est-à-dire l'essentiel. Remonter pour prendre la sienne lui parut fort simple, mais, ne voulant pas s'exposer à de nouveaux outrages, elle chercha partout une arme quelconque. Alors, au fond du buffet elle trouva la robe de madame Tournebas. Ce n'était pas un vêtement de luxe, tant s'en fallait ; néanmoins, avant d'user de cette ressource imprévue, elle saisit un couteau et remonta l'escalier.

— Monsieur, je veux mes vêtements, et je vous préviens : je suis armée, cria-t-elle au boucher, qui s'était assis sur le pauvre lit.

— Approche, répondit-il, tu me poignarderas si cela te plaît.

Ces mots ne prouvaient nullement qu'il eût renoncé à son méchant dessein. Geneviève recula devant la sanglante nécessité à laquelle il l'eût peut-être condamnée. Elle redescendit, et, s'étant vêtue de la robe de sa maîtresse, qu'on eût dit faite à sa taille, elle ouvrit un volet qui donnait sur une cour, et de là ayant gagné la rue, elle prit le chemin de Moulis.

Le boucher se roulait sur le lit, imprégné de voluptueuses illusions.

IV.

Geneviève, en arrivant chez elle, se vit emportée dans un tourbillonnement de joie. Accueillie par un roulement de baisers, on ne lui donna pas le temps d'expliquer les causes de sa rupture avec Tournebas. Dès qu'elle eût dit : Je ne suis plus à eux, ses petites sœurs la débarrassèrent de son châle et fouillèrent ses poches avec une sollicitude assez gourmande.

Les travaux agricoles avaient repris. La famille Sentinelle, estimée de tous les propriétaires des environs, n'avait qu'à se présenter pour être admise dans les phalanges de vigneronnes et vigneronnes où elle figurait honorablement depuis le retour de la belle saison. Il fut donc reconnu que Geneviève avait obéi à une excellente inspiration en venant rendre la gaieté à ses parents. On la remercia de ne s'être point annoncée et d'être tombée là comme une bonne pluie. Mais comme elle se trémoussait sur sa chaise, regardant à droite et à gauche, ses sœurs, qui commençaient à comprendre les histoires de cœur, éclatèrent de rire en disant :

— Elle n'ose pas nous parler de Pierret...

— Petites belettes, répondit Geneviève en devenant pourpre, elles sont déjà rusées comme père et mère. Voyons, puisqu'il faut questionner : où est Pierret ?

— Il est aux foins près le grand barrail, tu ne le verras que demain matin.

Le souper de Geneviève se composa de fromage et d'œufs frais, choses de valeur minime à Moulis. Les deux petites n'eurent qu'à dire l'arrivée subite de leur sœur pour que les voisins remplissent leur tablier. Geneviève fut forcée d'avoir faim tant qu'il plut à ses deux cuisinières.

Pierret n'apparut que le lendemain à l'heure du déjeuner. Il ne fit qu'un bond de la rue dans la chambre, et après avoir embrassé sa fiancée, dont il venait d'apprendre l'arrivée, il se prit à chanter et à valser avec elle autour de la maie : les paroles lui manquaient pour exprimer son allégresse et la danse est un mode d'expansion. La porte était ouverte, de manière que les passants tournaient la tête et considéraient ce tableau présidé par le père et la mère Sentinelle. — Soudain, deux gendarmes se plantèrent sur le seuil. C'étaient des gendarmes de Castelnau ; rarement ils passaient sans qu'on leur fit politesse.

— Bonjour, les braves, leur dit Sentinelle, vous voyez qu'on danse de bonne heure ici.

Ils ne répondirent pas.

Les petites filles s'avancèrent sous ces longues moustaches qu'elles regardaient avec admiration.

Enfin l'un d'eux appela Sentinelle et lui dit quelques mots à voix basse. Le malheureux père se roidit et tomba sur une chaise.

— Qu'est-ce donc?... que lui avez-vous dit !...

— Geneviève Sentinelle, nous sommes obligés de vous arrêter et de vous conduire à Lesparre.

Pierret s'arma d'une barre de fer. Mais l'un des gendarmes lui dit tristement :

— Si tu nous assomes, on en verra d'autres.

— Qu'ai-je donc fait ? s'écria Geneviève en jetant des cris déchirants.

Voici ce qui avait eu lieu chez le boucher. Dès qu'il se fut aperçu de la disparition de Geneviève, il pensa qu'elle s'était procurée une robe chez quelque amie. Redoutant l'esclandre que sa femme ne manquerait pas de lui faire en entendant le récit de ses fredaines, il se décida à tout nier et se hâta de se créer un alibi. Pour cela, il sortit par son écurie et gagna à pas de loup le château de Bécherelle, il y acheta des bœufs qu'il ramena le soir au clair de la lune. Quand il arriva, sa femme avait fouillé le buffet d'abord, et toute la maison ensuite. Elle n'avait trouvé ni sa robe, ni son mari, ni même Geneviève ! Elle s'attendait à être étranglée par le terrible Tournebas. Quel ne fut pas son étonnement lorsqu'il l'embrassa plus tendrement que jamais, elle et ses enfants. Enfin elle se hasarda à dire qu'elle avait trouvé la porte de la cuisine ouverte.

— Où est donc la bonne ? demanda le boucher avec une impatience subtilement jouée.

— Elle sera allée au bal, la drôlesse.

A minuit la bouchère monta dans la chambre de Geneviève. Elle commençait à attribuer à cette fille le vol de ses pièces de cinq sous, et elle était d'autant plus en fureur que, voleuse, elle se croyait volée. L'inventaire des hardes de Geneviève devint une preuve irréfragable.

— La scélérate ! elle m'a emporté une robe et de l'argent qui était dans la poche !

Ces mots furent entendus de Tournebas et du gar-

çon de tuerie. Une minute après le boucher avait dressé un plan de vengeance contre la belle dédaigneuse.

— Dès le jour, j'irai faire ma déclaration, dit-il. Il ne recula pas.

Geneviève assise dans une charrette qu'un brave campagnard avait prêtée à Pierret et flanquée de gendarmes arrivait à Lesparre vers quatre heures du soir.

Les curieux se mettaient aux fenêtres et les mères disaient à leurs enfants : « Voilà comme vous finirez, mauvais drôles ! »

Geneviève, brisée de honte et de douleur, s'abandonnait à sa cruelle destinée, n'ayant même plus la force d'arranger ses idées. Pierret, morne et les paupières gonflées, faisait claquer son fouet quand il voulait cacher une larme pendue à son nez. Il supplia les gendarmes de lui laisser diriger la charrette vers la maison du boucher ; mais ils objectèrent les termes de leur mandat.

Alors Pierret s'élança seul vers la boutique de Tournebas. Ce dernier devint très blême en l'apercevant.

— J'ai à vous parler en particulier, dit le campagnard.

Madame Tournebas n'était nullement rassurée, relativement à la robe disparue. On lui avait dit qu'au lieu de lui être rendue de suite, ce vêtement resterait au greffe à titre de pièce de conviction. Et cela présageait un scandaleux amalgame. En voyant entrer Pierret, elle sortit de la guérite vitrée, et conseilla à son mari de ne pas refuser le moment d'entretien demandé :

— Vous pouvez causer là, ajouta-t-elle en désignant une salle contiguë à la boutique.

Ils y entrèrent, et Pierret en referma la porte, ce qui contraignit madame Tournebas à coller son oreille à un interstice, afin de ne pas perdre un mot de cette conversation.

— Assieds-toi, mon garçon, commença le boutiqueur, soufflant comme un bœuf à l'abattoir.

— Jen'ai pas à causer longtemps, dit Pierret, dont le regard étincelait.

— Certainement vous ignorez ce qui arrive à cette pauvre Geneviève, monsieur Tournebas ; figurez-vous qu'à cette heure même, les gendarmes l'emmenent en prison.

Dame ! j'en suis fâché pour toi et pour sa famille, mais ce n'est pas une manière de se conduire que d'agir comme elle a fait.

— Eh bien ! dites ce qu'elle a fait, prononça Pierret d'un ton qui promena de la glace sur le front du boucher.

— Avant tout, remarque, mon garçon, que ce n'est pas moi qui l'accuse.

— C'est vous qui êtes allé au procureur du roi.

— Ma femme m'a tourmenté toute la nuit sur ce qu'on lui avait dérobé sa robe. Ce n'est pas ma faute si Geneviève est partie de façon à faire supposer qu'elle est l'auteur de ce larcin.

— Si, monsieur Tournebas, c'est votre faute !

— Dès que cela te plaît à dire..., Lalbutia-t-il.

— C'est votre faute, parce que vous savez ce qui s'est passé là-haut, hier, à une heure après midi. Geneviève n'a pas voulu devenir votre concubine, voilà

pourquoi vous l'accusez aujourd'hui. — Si elle t'a dit cela, elle a menti, grommela le boucher d'une voix asthmatique.

— Et d'où viennent donc ces égratignures qui vous courent sur les mains et sur le visage? Écoutez, ce n'est pas une bonne action que vous voulez commettre envers cette pauvre fille, il aurait mieux valu la tuer comme une brebis. Vous allez venir avec moi chez le magistrat, et vous lui direz : Je suis un gredin, j'avais une passion pour Geneviève, j'ai congédié tout mon monde, excepté elle; je l'ai envoyée s'habiller, et au moment où elle ne se méfiait de rien, j'ai forcé la porte de sa mansarde, à preuve que la targe est encore déclouée à l'heure qu'il est; la brave fille, qui veut se garder honnête, afin d'épouser un garçon qu'elle aime, s'est débattue en vraie tigresse, elle s'est sauvée en chemise. Dans la cuisine, elle a trouvé une robe à ma femme, elle est partie ainsi vêtue. Je me repens donc de l'avoir calomniée, livrée à la justice, et si je me suis comporté en misérable, je ne persiste point dans mon erreur.

Il fallut que Pierret dominât terriblement Tournebas pour que ce dernier l'eût écouté jusqu'au bout. Mais, nous l'avons dit, le campagnard était taillé en géant. Le boucher demeura stupide, verdâtre.

— Vous ne répondez pas?

— Je dirais tout ce que tu voudrais, Pierret, mais ma femme?...

— Et moi, ma fiancée?

— Nous allons nous rendre ensemble chez le procureur, dit enfin le gros homme.

A la bonne heure, Tournebas, ce mot vous sauve la vie.

Et aussi paisiblement qu'il eût montré son bâton, il offrit un coutelas fraîchement aiguisé aux yeux du boucher. Ce n'était que la première phase du châtiement réservé à sa faute. Sa femme se précipita tout à coup sur lui.

— Ah! monstre!... bigame!... adultère!... monsieur le sultan.

Pierret fut obligé d'arracher Tournebas des mains de cette furie. Elle voulait se venger en cette occasion précieuse, non-seulement des injures et des coups dont elle s'était déjà indemnisée en argent, mais encore des terreurs causées par certaines préoccupations maintenant expliquées.

La justice desserra à regret les griffes par elle enfoncées dans les chairs de Geneviève, qui ne fut même pas écourée, grâce à l'activité que Pierret sut communiquer à Tournebas. La bouchère reprit sa robe où elle retrouva son trésor intact.

La charrette qui avait conduit l'innocente victime à la prison fut transformée en char de triomphe. Les gendarmes devinrent, en cette circonstance, des estafettes de bonheur. Ils retournèrent au galop annoncer la bonne nouvelle.

A minuit, Moulis illuminé, arrosé de vin et assourdi de gaieté, attendait Geneviève. Les jeunes gens lui avaient préparé une réception royale. L'entrée du village décorée d'un arc en feuillage, les rues littéralement couvertes de fleurs, des fusées prêtes à incendier le ciel au premier signal. Le maire en écharpe, le curé un bon petit discours aux lèvres, et un mouton entier à la broche chez les Sentinelle.

Cette ovation fut splendide dans ses moindres dé-

tails. Geneviève faillit en mourir de joie, comme elle avait failli mourir de douleur. Le reste de sa famille et Pierret en étaient fous, à peu de chose près.

Quant à madame Tournebas, elle continue sa guerre aux pièces de cinq sous, et elle persuadé son mari que le plus beau satin coûte deux francs le mètre.

— Elle a l'art d'acheter ses attifaux pour rien, dit-il à tout le monde.

ANDRÉ THOMAS.

LE PONT INVISIBLE.

(Voyez le numéro précédent.)

— Qu'elle a appartenu à mon adversaire. C'est un indice; voyez donc, continua le marquis en s'adressant au chirurgien qui l'avait pansé, vous qui venez d'analyser mon sang, si ces taches sont de la même couleur; mais, reprit-il, un manant pourrait très bien avoir dérobé cette manchette à un grand seigneur...

— Croyez-vous, marquis?

— Cela s'est vu, comte.

— Quelquefois peut-être; mais ce n'est pas les cas ici.

— Tiens... vous avez perdu une de vos manchettes, comte, s'écria de Sézanne en fixant les yeux sur les deux mains de Philippe, que celui-ci avait mises en évidence, et la droite encore! Parbleu! c'est singulier!... Laissez-moi donc comparer... Ah! marquise, les femmes sont plus habiles que nous en cette sorte d'examen; dites-moi donc si ce n'est pas bien la même dentelle...

— La même, monsieur le marquis, dit Philippe en saluant avec une fierté superbe.

— Tant mieux, morbleu! Eh! messieurs, ne dites plus que j'ai été assassiné... Jasmin, cours prévenir le Suisse et recommande-lui de répondre à ceux qui viendront prendre de mes nouvelles, que c'est bien en duel que j'ai été blessé... va!... Ah! cher comte, vous me pardonnerez, j'aurais dû m'en douter, c'est un vrai coup d'épée de soldat.

— Et que décidez-vous à présent? demanda Philippe froidement.

— Ce que je décide? reprit le marquis.

Madame de Sézanne, qui était assise froide et tremblante dans un fauteuil, releva la tête avec inquiétude.

— Ce que je décide, reprit de Sézanne, est tout simple et tout naturel, mon cher comte. J'ai reçu, ou donné, dans ma vie, trente-sept coups d'épée, en comptant celui de tout à l'heure; j'ai donc le droit de parler franc. Eh bien! je décide que voilà ma main, et que je vous prie de me tendre la vôtre. Est-ce que vous avez l'habitude de vous battre deux fois, avec la même personne, pour la même affaire? Vous m'avez donné un coup d'épée; vous étiez masqué, je voulais savoir avec qui je m'étais battu: voilà toute l'histoire.

— Mais cette calomnie, marquis, elle court déjà plus de vingt salons.

— Eh bien! après? Est-ce que la calomnie ne tombera pas d'elle-même quand on saura que c'est

vous qui étiez mon adversaire ? Et d'ailleurs, cher comte, je m'en rapporte à vous pour savoir défendre votre réputation, comme je vous prie de vous en rapporter à moi si un insolent osait jamais devant moi vous calomnier. Votre main, comte, voici la mienne. J'ai su ce que je voulais apprendre, je suis satisfait.

Après que Philippe et les autres témoins de cette scène furent sortis, Sézanne fit signe à sa femme, qui s'approcha du lit.

— Au diable ma tête ! murmura-t-il, j'ai oublié de demander au comte de Sabran pourquoi il était resté masqué.

La marquise pâlit et se mordit les lèvres jusqu'au sang.

— Le savez-vous ? demanda Sézanne.

— Comment le saurais-je ? répliqua la pauvre femme en s'efforçant de rassurer sa voix.

— C'est juste ; mais voyez comme ces officiers sont peu habiles et peu délicats ! La persistance du comte à ne vouloir pas se démasquer devant moi, équivaldrait à me faire croire que c'était vous qui étiez dans la voiture avec lui.

— Moi, monsieur ! Mais j'étais ici, couchée, quand on vous a rapporté blessé... et...

— Ah ça ! ma chère, vous vous défendez comme si je vous accusais ! Vous puis-je soupçonner capable d'une si grande faiblesse et d'un tel scandale ?... Ne parlons donc plus de tout cela... J'en suis quitte pour un coup d'épée, et de Sabran, plus heureux que moi, pour la conquête d'une fort charmante grisette.

— Vous croyez ? fit vivement et imprudemment la marquise.

— Que de Sabran ait fait la conquête de cette grisette ? reprit Sézanne. Parbleu ! si je le crois ! Est-ce qu'un homme risque de se faire transpercer pour une femme, sans qu'elle lui en sache quelque gré ? Il l'aura reconduite chez elle ou chez lui, sans aucun doute ; et à juger de l'empressement qu'il a mis à partir tout à l'heure, je gage qu'il est allé la rejoindre...

La marquise tomba dans une rêverie sérieuse, et un long silence suivit ce dialogue entre le mari et la femme. M. de Sézanne, dont les yeux se fermaient pesamment, s'adressa tout à coup à Sylvie, en lui disant :

— Je crois que vous feriez bien de m'envoyer le chirurgien. J'ai besoin d'un peu de repos.

Madame de Sézanne comprit, se leva et sortit sans souffler mot. La rêverie qu'elle avait commencée dans la chambre de son mari, elle alla l'achever dans son boudoir. Cette rêverie était grosse d'orages.

VI.

Le lendemain, Philippe s'était rendu à la maison de la rue de l'Arcade, et il avait, par instinct, monté jusqu'aux mansardes. La première porte à laquelle il frappa, fut celle du voisin qui avait prêté ses épaules au déménagement d'Inès. Il s'informa, avec toutes les précautions possibles, de mademoiselle Isabelle. Le voisin lui annonça que la jeune fille avait pris sa volée, dès le matin. Mais il ne put rien apprendre sur le nouveau gîte où elle s'était réfugiée. Tout ce que Philippe parvint à faire fut de recueillir sur sa

jeune protégée des renseignements à rendre jaloux un moderne lauréat du prix Montyon.

— Caprice d'un moment, murmura-t-il. Allons ! oublions cette page de mon histoire.

Et il s'éloigna ; mais en emportant une contrariété profonde.

En rentrant chez lui, Philippe trouva un billet de la marquise de Sézanne, sec, froid ; un congé dans toutes les règles. A travers les pages d'un style déclamatoire sur les exigences de ses devoirs et sur la nécessité de sauvegarder une réputation jusque-là intacte, perçaient quelques petites pointes aiguës de jalousie et une railleuse colère sur la gratitude probable de la jeune ouvrière.

Ce billet frappa au cœur Philippe, qui sentit alors combien profondément il aimait la marquise. Il se rendit à son hôtel, où la porte lui fut impitoyablement refusée. Le comte de Sabran, en sortant de chez madame de Sézanne, aussi douloureusement blessé qu'irrité, porta encore machinalement ses pas vers la rue de l'Arcade. Il ne s'en aperçut réellement qu'au moment où il entra dans l'allée de la maison qu'il avait vainement explorée le matin.

— Où vais-je donc ? se demanda-t-il en s'arrêtant ; et il s'accusa intérieurement de connaître trop bien un chemin qui n'avait pas d'aboutissant.

La disposition d'esprit et de cœur dans laquelle il se trouvait, poussa Philippe à la mélancolie. Il s'assit sombre et rêveur ; puis tout à coup appelant Bouteselle, il lui commanda de lui faire le portrait d'Inès, ce dont le dragon s'acquitta merveilleusement, depuis la description des cheveux noirs, soyeux et fournis comme une forêt de bruyères, jusqu'aux pieds de la jeune Espagnole, petits à tenir tous les deux très à l'aise dans une des pantoufles de madame de Sézanne. Quand il eut fini, pour la centième fois peut-être de parler des yeux d'Inès, d'un bleu si doux et si voluptueux, de la cambrure élastique de sa taille, de ses joues pâles et un peu amaigries...

— C'est incroyable ! s'écria Philippe ; mais non, cela ne peut pas être. Il faisait nuit et je n'ai pas bien vu.

Pour Philippe, le portrait que lui récitait Bouteselle répondait, trait pour trait, à la prétendue Isabelle.

— Je suis fou ! s'écria-t-il. C'est une confusion de mon esprit. Allons ! allons ! secouons tout cela. Bouteselle, à cheval, mon garçon.

De son côté, la prétendue Isabelle pensait un peu, beaucoup au jeune gentilhomme de la veille ; et quand ce n'eût été que pour donner satisfaction à sa vanité de femme, elle ne put se défendre, vers le soir, de retourner à la maison de la rue de l'Arcade, et de questionner son ancien voisin.

Lorsqu'elle eut appris qu'un jeune gentilhomme était en effet venu la demander, elle se sentit rougir de plaisir. Elle insista pour que le voisin en question lui en fit la description. Je ne saurais expliquer que par l'enthousiasme de l'amour et la préoccupation de l'idée fixe, le motif qui poussa Inès à poser elle-même les questions. Et il arriva, on le présume bien, qu'elle se fit faire le portrait de Philippe. Les questions étaient si précises et le portrait si fidèle, que le voisin ne put s'empêcher de s'écrier :

— Mais, mademoiselle, vous l'avez donc vu ce

gentilhomme que vous le décrivez si bien de la tête aux talons ?

Inès demeura frappée de cette observation.

— Si c'était lui ! pensa-t-elle en se troublant.

Xavier EYMA.

(La suite au prochain numéro.)

NOUVEAU DICTIONNAIRE UNIVERSEL DE LA LANGUE FRANÇAISE, rédigé d'après les travaux et les mémoires des membres des cinq classes de l'Institut, par **M. P. POITEVIN** (1).

Nous croyons remplir un devoir en annonçant l'achèvement du grand travail dont M. P. Poitevin a commencé la publication, il y a huit années. Son *Dictionnaire universel* est aujourd'hui complet et nous devons à cet infatigable philologue de posséder enfin un monument dans lequel notre langue est reproduite sous ses faces les plus diverses.

Ce livre, qu'étudieront avec autant d'intérêt que de curiosité tous les amis des lettres, offre aux gens du monde la lecture la plus substantielle et la plus attrayante. Dans ce vaste tableau de la langue, chaque mot apparaît comme en relief, et les aspects divers sous lesquels il a l'habitude de se produire sont pour ainsi dire photographiés. Le sens propre de chaque terme est d'abord nettement défini ; les sens figurés et métaphoriques y sont tous rattachés selon leurs différents rapports d'analogie, puis viennent dans un ordre logique se grouper les expressions familières et les locutions populaires et proverbiales.

On peut dire que rien n'a été omis ou même négligé par l'auteur. A chaque mot sont jointes son étymologie et sa prononciation ; toute difficulté d'orthographe est soigneusement expliquée ; toute difficulté de construction nettement résolue ; c'est la langue tout entière étudiée dans ses éléments les plus simples et dans ses formes et ses tours les plus complexes.

M. P. Poitevin n'a pu accomplir une pareille œuvre, sans s'être préalablement livré à d'immenses travaux de recherches ; ses nombreuses citations prouvent qu'il a lu, la plume à la main, tous les auteurs du XVII^e et du XVIII^e siècle, et les nombreux écrivains dont le nôtre s'honore à si juste titre ; et il était impossible, en puisant aux sources les meilleures, de faire un choix d'exemples plus purs et plus heureux au point de vue de la pensée, du sentiment et de l'expression.

La place de cet ouvrage était marquée d'avance dans toutes les bibliothèques ; nous ne doutons pas que bientôt il ne devienne le livre de toutes les familles, car il ne renferme pas un seul article qui ne présente un double enseignement et ne puisse profiter aussi bien au cœur qu'à l'esprit.

AD. GOUBAUD.

Courrier de Paris.

La fin de l'hiver est, chaque année à Paris, le signal d'une féconde éclosion musicale. Non-seulement les artistes connus ou inconnus viennent se manifester par des concerts, mais encore nos trois théâtres lyriques réservent pour cette époque leurs nouveautés les plus importantes. L'année dernière, c'étaient *Herculanum*, *Faust*, *le Pardon de Ploërmel*, Félicien David, Gounod, Meyerbeer, qui obtenaient chacun un succès presque simultanément. Cette année, voici venir Ambroise Thomas, encore Gounod, déjà

nommé et couronné, comme on dit aux distributions de prix des lycées, et M. le prince de Poniatowski, c'est-à-dire *le Roman d'Elvire*, à l'Opéra-Comique ; *Phlémon et Beauvais*, au Théâtre-Lyrique, et *Pierre de Médicis*, à l'Opéra.

C'est l'Opéra-Comique qui a ouvert la marche, avec M. Ambroise Thomas, et je puis tout d'abord vous affirmer que ce début de la saison musicale est du plus heureux augure. Le compositeur a eu le rare bonheur d'amener à la loterie des livrets d'opéras, un bon numéro, et, comme il est homme de talent, il a réussi à peu près aussi bien que dans *le Songe d'une nuit d'été*, de poétique mémoire. Ce livret fortuné, *le Roman d'Elvire*, est signé de MM. Alexandre Dumas et de Leuven, et se trouve, par extraordinaire, remplir parfaitement toutes les conditions du genre cher aux habitués de l'Opéra-Comique. Il a toutes les qualités et tous les défauts qui ont valu tant de succès aux ouvrages de M. Scribe ; de plus, le dialogue est vif, parfois vraiment spirituel, les vers sont souvent pleins de grâce et de poésie. On y trouve enfin çà et là les invraisemblances traditionnelles qui sont le propre du genre, et quelques traits d'un goût douteux, amenés comme à dessein sans doute, pour donner à l'œuvre le cachet d'imperfection imprimé nécessairement à tout travail humain.

Je ne dois point vous dissimuler, à l'égard de cet estimable livret, que le sujet n'est point entièrement neuf, et que les mêmes auteurs, si ma mémoire ne me trompe pas, l'ont déjà traité, il y a quelques années, aux Variétés, sous le titre de *Un conte de fée*. Ce conte est probablement comme celui de *Peau d'âne*, que la Fontaine aurait pris un plaisir extrême à s'entendre conter plusieurs fois.

Toujours est-il qu'il y avait une fois, dans je ne sais plus quelle ville d'Italie, un jeune chevalier de fort bonne mine, nommé Gennaro, lequel, après avoir dévoré les héritages de deux ou trois oncles et tantes, et sollicité, pour refaire sa fortune, la dot et la main d'une jeune Vénitienne, s'étant trouvé tout à coup en possession d'un quatrième héritage, avait pris soudain la fuite avant même d'avoir entrevu les yeux de sa belle fiancée. Or, celle-ci avait juré de se venger des dédains de l'incorrigible coureur d'aventures.

Son dernier patrimoine englouti, Gennaro, désormais sans ressources, n'a plus d'espoir que dans le succès des entreprises magiques de Lilla, une certaine Bohémienne, avec laquelle il s'est associé dans le but de composer du diamant. Il y aurait bien aussi pour lui un autre moyen de réparer ses désastres, ce serait d'épouser la vieille et riche marquise de Villa Bianca, qui paraît l'accueillir avec bienveillance ; mais elle a soixante ans ; puis elle s'est à peu près engagée à accepter la main du podestat Malatesta, qui doit lui faire gagner un important procès. Pauvre chevalier ! dites-vous, le voilà bien aventuré. — Pas si pauvre, car Lilla vient lui annoncer qu'elle a résolu le problème ; pour preuve, voici un diamant de dix mille ducats, qu'elle lui abandonne en échange d'une reconnaissance de cinq mille, montant de sa part légitime. Notre beau mauvais sujet n'a rien de plus pressé que d'aller vendre son diamant et de s'en venir à une fête que donne la marquise, dans l'espoir de décupler au jeu la nouvelle fortune qui vient de lui échoir, pour courir ensuite à la poursuite d'une jeune signora qu'il s'est engagé à enlever dans les vingt-quatre heures. C'est précisément là que l'attend la douairière. Un grec, aposté tout exprès, ruine l'audacieux joueur en quelques coups de dés, et le malheureux Gennaro, plus pauvre que jamais, apprend, au moment où il veut sortir, que le palais de la marquise est cerné par des recors porteurs de sa reconnaissance de 5,000 ducats. S'il cherche à s'échapper, il court grand risque d'aller en prison. Or, comme il paraît qu'en Italie à cette époque la contrainte par corps pouvait s'exercer la nuit, le désolé débiteur ne voit d'autre moyen d'éviter les sbires que de demander l'hospitalité à madame de Villa Bianca jusqu'au lendemain matin. Alors celle-ci lui raconte le roman d'El,

(1) Librairie de Reinvald, 15, rue des Saints-Pères.

vire, laquelle ne consentit à sauver un jeune chevalier du péril dont il était menacé qu'à la condition d'un mariage immédiat. Donc le mariage ou la prison, telle est l'alternative. Gennaro se décide pour le mariage.

L'infortuné ne s'est pas douté que marié, il n'en serait pas moins prisonnier; il veut prendre la clef des champs pour courir après sa belle, mais cette clef on la lui refuse. La marquise n'entend pas que son mari continue sa vie d'aventurier. — Vous n'avez qu'un moyen, dit Lilla à Gennaro; votre femme porte à sa ceinture une clef du parc; endormez votre femme en lui faisant prendre un narcotique, et cette clef sera à votre disposition.

L'accommodante bohémienne se charge elle-même d'administrer la liqueur somnifère; mais hélas! à peine l'a-t-elle versée qu'elle s'aperçoit de sa méprise; au lieu de la potion soporifique, elle a fait boire à la marquise un élixir dont la précieuse recette est perdue et qui a la vertu de rendre aux femmes âgées la jeunesse et la beauté. Et, en effet, voici la marquise qui apparaît radieuse et charmante, fière et ivre de joie de retrouver ses vingt ans. Les cheveux blancs et les rides ont disparu; mais avec eux aussi la mémoire s'en est allée; elle ne se souvient plus du tout de son mariage avec le chevalier qui lui paraît fort déplaisant, et elle prend plaisir à coqueter avec son cousin Ascanio. En vain le chevalier lui montre-t-il la pelisse et le voile qu'elle portait tout à l'heure, elle jette au vent cette défroque surannée qui s'en va s'accrocher aux buissons qui bordent un précipice. Bientôt ces vêtements sont retrouvés par les gens du podestat, et il vient demander au chevalier Gennaro ce qu'il a fait de sa femme, de cette pauvre marquise: « La voici, répond le chevalier en montrant la jeune femme. » Et tout le monde lui rit au nez, la marquise elle-même la première. Mais le magistrat ne plaisante pas, et il procède immédiatement à l'arrestation du mari contre lequel tant de charges sont accumulées. Décidément le chevalier ne pouvait manquer d'aller en prison; et maintenant la moindre peine qui puisse lui être infligée, c'est la détention perpétuelle.

Heureusement la jeune femme prend pitié de lui et consent à venir le consoler dans sa prison, et ce en compagnie de la bohémienne Lilla. Celle-ci trouve même un moyen d'obtenir la délivrance du captif. Si la marquise veut prendre un contre-élixir qui lui rende ses soixante ans et ses cheveux blancs, la jeune magicienne est en mesure de le lui fournir. Alors plus d'accusation contre le chevalier, liberté et réhabilitation. Mais quel dommage, se dit le malheureux, de sacrifier tant de jeunesse et de beauté! Aimera-t-il encore sa femme après cette nouvelle métamorphose? Lilla a bien une idée: que Gennaro boive la moitié de la dose, et il deviendra vieux comme sa femme. Mais cette perspective ne le réjouit pas non plus. Après bien des combats, la marquise avale la fatale liqueur; c'en est fait; le chevalier craint de mourir de douleur en la revoyant. C'est elle qu'il entend, sa voix chevrotte; la bonne vieille lui apporte la liberté, mais soudain les portes s'ouvrent, et la lumière des bougies vient éclairer le ravissant visage de la jeune marquise, plus belle et plus fraîche que jamais. C'est ainsi que se terminait le roman de la princesse Elvire, qui avait pris les traits, les rides et les boucles argentées de la vieillesse pour faire plus tard une douce surprise au chevalier de qui elle voulait se venger en l'épousant.

M. Ambroise Thomas, l'auteur de la nouvelle partition, est un homme de talent qui a fait ses preuves. Sa musique

se distingue par l'élégance et la pureté du style plus que par l'originalité des idées; je dois dire toutefois que, sauf dans *le Songe d'une nuit d'été* et dans *le Caid*, il n'a jamais été mieux inspiré que dans *le Roman d'Elvire*. Au premier acte un joli duo, la ravissante ballade dans laquelle la marquise raconte l'histoire d'Elvire, et un beau final; une cavatine de ténor, un magnifique grand air de soprano, et un trio parfaitement réussi au second acte; enfin, au troisième acte, un délicieux boléro, un trio merveilleusement approprié à la situation, et une romance d'une grande beauté; tels sont les morceaux qui m'ont paru le plus dignes d'être signalés. L'exécution est très satisfaisante. Mademoiselle Monrose, comme virtuose et comme actrice, a conquis, par la création du rôle de la marquise, une des premières places dans les sympathies des gens de goût. Montaubry paraît chercher à se corriger de ses défauts: son chant et son jeu visent moins aux effets d'un goût douteux, et il n'en plaît pas moins au public, au contraire. Crosti, Prilleux et mademoiselle Lemercier sont bien placés dans leurs rôles et contribuent au succès de l'ensemble.

Je viens de lire, presque sans désemparer, deux livres bien curieux et bien amusants, de M. Edouard Fournier: *l'Esprit dans l'histoire* et *les Énigmes des rues de Paris*. Dans le dernier, comme vous pouvez le pressentir, l'auteur vous explique de la façon la plus enjouée et avec une autorité appuyée sur les meilleures preuves, le pourquoi souvent si étrange des noms de la plupart des rues de Paris; dans l'autre il réduit à la simple vérité vraie un grand nombre de faits et de bons mots historiques, acceptés et répétés traditionnellement par les chroniqueurs, les romanciers et les historiens. M. Edouard Fournier est un savant, un chercheur, une sorte de bénédictin infatigable; il est passionné pour la vérité, et se plaît à faire tomber les illusions du public crédule, aussi bien en ce qui concerne les siècles passés qu'en ce qui concerne les conquêtes du temps présent; il l'a prouvé dans deux autres livres très bien faits, *le Vieux neuf* et *l'Esprit des autres*. Après avoir désillusionné ses lecteurs au sujet des réputations usurpées, il lui reste maintenant à éclairer de la lumière de son érudition les oubliés, les négligés, les dédaignés de l'histoire, de la science et de l'art, ceux à qui il n'a manqué qu'un peu de charlatanisme pour se faire sacrer grands hommes de leur vivant. Voilà une tâche digne de lui. Ces quatre ouvrages ont paru à la librairie Dentu, qui annonce pour la fin du mois un nouveau roman de M. Ernest Feydeau, *Christine*, tel est le titre du livre que va publier l'auteur de *Fanny* et de *Daniel*.

La Librairie Nouvelle, de son côté, met en vente le *Paradis terrestre*, de Méry, un roman écrit dans le genre d'*Héva* et de *la Floride*, et une *Histoire anecdotique de la Fronde*, de M. Augustin Challamel, intéressante et curieuse chronique de cette époque, où l'esprit français a joué un rôle si important. Cette piquante étude est faite avec autant de soin et de conscience que *l'Histoire-Musée de la République française*, dont la troisième édition est sur le point d'être épuisée. En même temps qu'elle publie ces nouveautés, la Librairie Nouvelle réimprime ses livres à succès de l'année qui vient de finir. *Les trente-deux duels de Jean Gigon*, par M. Gandon; *Louise*, de M. Ed. Gourdon; *Lui!* par madame Louise Colet, dernier épisode d'une trilogie de romans personnels autour desquels il s'est fait beaucoup de bruit, viennent d'avoir les honneurs d'une deuxième édition.

Julien LEMER.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.